

Ce qui me manquait, c'était la notion du devoir, que j'ai acquise cette nuit-là.

Travaillez, mes camarades, en pensant que le but de nos efforts — le bonheur de tous — est bien supérieur à la fatigue de chacun. C'est cela que les hommes appellent l'idéal, et ils ont raison. Il n'y a pas d'autre philosophie dans la vie d'un homme ni dans celle d'une abeille.

— — —

L'ours polaire

MŒURS ET HABITUDES

LES mœurs et les habitudes de l'ours polaire diffèrent complètement de celles de ses congénères noirs, bruns ou gris. Il vit presque exclusivement de chasse et de pêche. Jamais il n'abandonne le littoral de l'Océan Arctique et ne s'enfonce dans les terres. Des centaines et des centaines vus, observés ou chassés par l'auteur, quatre-vingt-dix-neuf pour cent furent rencontrés sur les glaces, à des distances variant de un à vingt milles des côtes. Si quelques-uns furent aperçus sur le rivage des îles, jamais ils ne furent rencontrés à l'intérieur des terres même à la plus faible distance. Fait digne de remarque, l'ours surpris et chassé cherche le salut dans la fuite, mais toujours du côté de la mer où il peut se dissimuler sur la banquise, ou plonger, car il est autant à l'aise dans l'eau que sur l'isbrède, et peut même échapper plus facilement au danger en faisant de longs plongeons et en nageant entre deux eaux. Les côtes abruptes et découpées, les ravins sombres et étroits, les éboulis de rochers, lui offriraient pourtant des abris sûrs et des repaires inexpugnables, mais il les dédaigne. Probablement que la crainte nerveuse qu'il a du loup lui fait préférer l'élément liquide, car ce carnassier craignant l'eau autant qu'un chat, ne s'aventure même pas sur les glaces pour y chasser.

Exception faite de la femelle enceinte, l'ours polaire ne se terre pas l'hiver. Il n'est pas sujet à l'engourdissement hivernal de l'ours de nos forêts, quoiqu'il subisse une nuit polaire de deux à trois mois.

Dès que les grands froids se font sentir et gèlent la surface des mers à des distances de 25 ou 30 milles des rives, il abandonne les côtes et cherche au large les espaces ouverts où il peut continuer la chasse au phoque. Cela lui est relativement facile, car vu la force des courants à travers les longs couloirs encerclant les nombreuses îles de l'archipel arctique, même les roids les plus rigoureux ne parviennent pas à

congeler les surfaces où se produisent des remous incessants.

La femelle met bas au cours des mois de février ou de mars. Aux derniers jours d'octobre elle se choisit un endroit abrité près de la côte, à l'abri d'un éboulis, où elle établit son repaire, que les tempêtes de neige auront tôt fait de recouvrir de deux ou trois pieds de névés. En cette prison d'où elle prépare son nid, agrandit sa grotte au besoin, et y maintient un soupirail nécessaire à la respiration. Elle demeure couchée en cet endroit mais ne s'engourdit pas comme l'ours des forêts. Afin qu'il n'y ait pas une déperdition trop prononcée des forces vitales, les Esquimaux prétendent qu'elle se ferme l'anus d'un bouchon de mousse, qu'elle évite tout mouvement inutile, et que dans un farniente voulu elle attend la venue de sa progéniture, qui est presque toujours de deux oursons, d'un blanc d'argent. Elle les lèche, les cajole et les nourrit dans son repaire à peu près deux mois avant d'abandonner son gîte. Les petits ont alors la grosseur d'un airdale mais sont beaucoup plus élancés. Ils sont agiles, vifs et tout à fait développés. La mère les conduit au loin sur la banquise où les fissures des glaces lui permettent une chasse fructueuse au loup-marin. L'épaisse couche de lard qui à l'automne la recouvrait est pratiquement disparue. Elle s'en est nourrie par absorption pendant son jeûne prolongé. Il n'en reste qu'un résidu blanc très ferme, d'un pouce d'épaisseur, duquel le gras fondant est dissous. Affamée et affaiblie elle poursuit le phoque avec entrain pour se sustenter et nourrir en même temps sa famille. Les nouveaux-nés suivront leur mère pendant deux ans, et ce n'est que lorsqu'elle deviendra de nouveau enceinte qu'elle les éloignera d'elle.

Au cours de l'hiver les mâles et les femelles non prégnantes ne s'engourdissent pas et continuent à vagabonder au large sur les glaces, en quête de nourriture. Au printemps, lors de la débâcle, ils se rapprocheront des côtes. Quelques-uns en quête d'aventure se laisseront entraîner au large sur la banquise en dérive. C'est ainsi que nous en avons rencontré à quarante milles des côtes sur de minuscules champs de glace qu'ils n'abandonneront que lorsqu'ils ont été tellement diminués par des bris successifs qu'ils n'offrent plus de sécurité. L'ours se jette alors à l'eau et se dirige vers la terre ferme. Il a été donné à l'auteur d'en observer un ainsi, à 20 nœuds des côtes, dans une mer absolument libre de glaces. Il nageait à une vitesse de cinq à six milles à l'heure, la tête seule hors de l'eau. Il nous fut impossible de l'abattre. La première balle de nos carabines ne l'ayant pas atteint, il poursuivit sa course en faisant de longs plongeons, de sorte que ses subites immersions suivies de courtes apparitions à la surface pour